



Le Lauréat

Mike Nichols – USA - 1967

Fiche technique

Titre Original : The Graduate
Scénario : Buck Henry, Calder Willingham d'après le roman de Charles Webb
Image : Robert Surtees
Décors : George R. Nelson
Son : Jack Solomon, Howard Beals (Non crédité)
Musique : Paul Simon, Dave Grusin
Montage : Sam O'Steen
Production : Mike Nichols, Lawrence Turman Productions
Interprétation : Anne Bancroft (Mme Robinson), Dustin Hoffman (Benjamin Braddock), Katharine Ross (Elaine Robinson), William Daniels (M. Braddock), Murray Hamilton (M. Robinson), Elizabeth Wilson (Mme Braddock)



Durée : 106 min
Sortie USA : 21 Décembre 1967
Sortie France : 4 Septembre 1968

Critique et Commentaires

[...]Le Style systématique de Mike Nichols dans « Virginia Woolf » laissait perplexe, à partir du moment où le couple Burton-Taylor empêchait tout jugement objectif. Maintenant, nous l'exerçons et de Broadway, c'est bien le pire qu'a rapporté Nichols : goût du tape-à-l'œil, vulgarité de chaque instant et démagogie fort rentable si l'on considère le triomphe du « Graduate » aux USA.

P.B - Cahier du Cinéma 205 – Octobre 1968

[...]La caméra de Mike Nichols retranscrit à la perfection ce que ressent à chaque moment Benjamin, abusant de gros plans, pénétrant la sphère de l'intime, de travellings vifs rappelant les westerns et de cadres légèrement décadrés – mais toujours savamment composés – suivants des lignes géométriques (le Bay Bridge, le couloir de l'hôtel, l'église moderne...). Le spectateur nage à son tour dans la confusion du héros, sentant presque le rythme de son cœur s'accélérer. Dustin Hoffman, alors inconnu, crève l'écran, jouant aussi bien le jeune homme timide que le fils nonchalant ou l'amant obsessionnel, la tension allant crescendo. [...]

Marlène Weil-Masson – filmdeculte.com

[...]Les ambitions du film se réduisent à celles d'un divertissement qui n'en est pas un : servi (sauvé) par une interprétation que domine aisément Ann Bancroft du haut de ses années d'expérience. Mike Nichols, nous ressert le dépeçage poivré provoqué par une mante religieuse, et le mélo rafistolé du jeune niais amant de la mère et aimant la fille. Tel quel, sans nouveauté ni variante aucunes [...], Le Lauréat est prétexte à un festival de technique pseudo-européenne, qui évidemment s'embarque allégrement dans le sillage de Lelouch, pourri de maniérismes visuels (caméra subjective dans la piscine, usage constant et injustifié du téléobjectif, premiers plans flous et dilatés, cadrages tarabiscotés sans nécessité scénique). Rien d'étonnant à ce que l'Hollywood du complexe d'Europe lui ait décerné un « Oscar de la meilleure mise en scène », le seul qui, précisément, soit inimaginable de ce côté-ci.

Soyons indulgent pour une fin qui, par un phénomène d'accélération, est digne des chutes des comédies loufoque, encore qu'alourdie par un partis-pris de farfalu galopant.[...]

Max Tessier - Cinéma an 69 N°133

[...]Mike Nichols s'est surtout attaché à deux points cruciaux : le langage verbal et corporel, qui fait écho à l'enfermement visuel. Ben subit absolument tous les plans, tous les mouvements de caméra, jusqu'au moment où la révolte naît de la transgression. Les scènes de présentation restent en cela assez remarquables : c'est l'idée de la cage qui prédomine dans la vie de Ben. Coincé entre une porte et une femme insistante, déformé en gros plan par un aquarium, enfermé physiquement et humilié par ses parents dans le scaphandre ridicule qu'on lui offre pour son diplôme, Ben est à la recherche d'une fantaisie plus pure, moins feinte. Du fond de la piscine, il cherche d'abord à stagner avant d'en sortir. [...] Ben ne s'exprime ainsi que par onomatopées dans les premiers temps, ne pouvant encore faire face aux versants négatifs des Américains moyens personnifiés par les Robinson et les Braddock qu'en débitant

Le Ciné-club de Grenoble
Mercredi 9 Octobre 2019

des répliques qui paraissent pré-enregistrées. La rébellion contre l'automatisme, la (re)naissance, n'interviennent donc pas au moment de la transgression, mais au moment de la rencontre avec une autre « enfermée », la fille des Robinson, Helen, dont on découvre le visage sur une peinture, encadrée dans la chambre où Mrs Robinson fait ses premières avances à Ben : [...] Sortir du cadre, c'est tout d'abord changer d'espace. Du salon, du jardin des maisons identiques, on passe à la voiture, puis à l'université, lieu ô combien symbolique de la jeune génération américaine de ces années. Du silence, du réflexe parlé, on passe aux cris, à la libération – qui ne se fait pas sans heurts. De l'empathie parentale, des obsessions propres, on passe à la folie amoureuse, à l'obsession d'une vie moins rangée, choisie.

Pied-de-nez au classicisme hollywoodien, Le Lauréat détourne à la fois les étapes dramatiques classiques (la rencontre, le quiproquo, le départ, les retrouvailles) et les symboles sociaux les plus marqués (notamment dans l'utilisation grotesque de la figure christique finale) pour mener ses personnages vers un ailleurs bien moins rose qu'il n'y paraît. Mike Nichols ne s'est pas fait ici le porte-drapeau d'une génération qui devait gagner, qui devait changer le monde ; mais dépeint une génération qui, faute de pouvoir changer ce monde, préfère s'en construire un autre, plus instable, presque nostalgique, dans lequel la sortie de l'enfance est effectivement libératrice, et un tantinet douloureuse. À l'image du dernier plan du film, absolument magnifique dans les tressautements du cadre et les expressions nuancées des deux nouveaux êtres, Helen et Ben entrent dans la vie. Pour aller où ? Mike Nichols ne répondra pas à la question, préférant de très loin laisser ces petits représentants générationnels grandir seuls. **Ariane Beauvillard – Critikat.com**

[...]Ce succès était dû, pour une part, à la satire – assez féroce- d'un monde bourgeois sclérosé et du pouvoir matriarcal. Quelque chose était en train de changer. Pourtant l'aspect sociologique est assez mince.

Mike Nicolas (!) a traité les situations scabreuses (l'initiation du puceau, le partage entre la mère et la fille) avec une grivoiserie proches des vaudevilles à chambre à coucher. Le portrait de Mme Robinson n'est pas flatteur. Cette femme mûre et dévoreuse se rue littéralement sur l'adolescent : les images et dialogues, forts explicites, rendent certaines séquences très pénibles. Ce côté racoleur, même cultivé avec un certain humour, ne fut-il pas la vraie raison du succès ? Mike Nicols n'est pas de ceux qui travaillent dans la dentelle et la subtilité. Même la deuxième partie (l'amour sincère de Ben pour Elaine), avec ses aspects de comédie, est assez discutable. N'était le talent de Dustin Hoffman, le film, concocté sous le coup d'une mode, s'effondrerait totalement. **Jacques Siclier – Télérama**

[...]Le Lauréat ne se résume pas à ce sulfureux dépucelage ou à un conflit de générations. Mike Nicols réalise le portrait acide d'une société asphyxiée, planquée derrière ses lunettes de soleil et ses frigos géants. Benjamin est filmé dans diverses bulles, à travers un aquarium, perdu dans l'immensité de la piscine ou enfermé dans sa mini décapotable sous la pluie. Eaux maternelles et protectrices ? Non, plutôt prisons ouatées d'une Amérique castratrice. Les plans, à la géométrie glacée, montrent des êtres disposés dans l'espace comme des pièces de puzzles inemboîtables, et règne assourdissant le « son du silence » (l'une des chansons du film). La scène finale, où Benjamin enlève sa belle en plein mariage, garde, trente ans après, toute sa puissance, point culminant de ce grand film sur l'autisme d'une certaine Amérique. **Guillemette Olivier – Télérama**

Filmographie

1966 : Qui a peur de Virginia Woolf ? – 1967 : Le lauréat – 1968 : Teach Me ! - 1970 : Catch 22 – 1971 : Ce plaisir qu'on dit charnel – 1973 : Le jour du dauphin – 1975 : La bonne fortune – 1980 : Gilda Live – 1983 : Le mystère Silkwood – 1986 : La brûlure – 1988 : Biloxi Blues – 1988 : Working Girls : Quand les femmes s'en mêlent – 1990 : Bons baisers d'Hollywood – 1991 : à propos d'Henry – 1994 : Wolf – 1996 : The Birdcage – 1998 : Primary Colors – 2000 : De quelle planète viens-tu ? – 2001 : Mon combat (Film TV) – 2003 : Angels in America (Série TV, 6 épisodes) – 2004 : Closer : entre adultes consentants – 2007 : La guerre selon Charlie Wilson

La semaine prochaine : suite et fin du cycle Nouvel Hollywood

La Horde Sauvage

Sam Peckinpah – USA – 1969

Mercredi 16 Octobre 2019 à 20H

Le Ciné-club de Grenoble

Mercredi 9 Octobre 2019